



La dernière page

Karmitz et Ithaque

La chronique de **François Sureau**



Je hais les tableaux et les expositions. Ou plutôt je hais les tableaux dans les expositions. Et surtout les expositions elles-mêmes, qui présentent des œuvres, au mieux hâtivement rassemblées autour d'un thème plus ou moins habilement justifié. Jamais ou presque elles ne donnent à voir ce qui seulement m'intéresse, le mouvement d'un esprit et d'une vie. C'est pourquoi je vous recommande d'aller voir la plus belle exposition que j'ai vue depuis trente ans que j'en cherche en vain une qui me retienne: *Étranger résident, la collection Marin Karmitz*, à la Maison Rouge, 10 boulevard de la Bastille à Paris.

C'est une œuvre en vérité, le dernier film d'un producteur qui fut à ses débuts un cinéaste engagé, un livre de Mémoires, une saison en enfer où subsisterait un reste de l'air du paradis. Marin Karmitz est l'enfant d'une dynastie bourgeoise juive et roumaine, dont les parents traitaient de pair à compagnon avec les rois dans un monde généralement antisémite. La Shoah les a pour l'essen-

tiel anéantis, et le communisme a fait le reste. Les photographies de Gotthard Schuh, promenades en sous-bois ou cavaliers dans la neige, semblent évoquer les charmes du monde d'hier. Vint l'exil. Accueilli à Nice en 1946, Marin Karmitz a commencé d'y réinventer cette vie qui l'a conduit de l'engagement au succès public, de Bresson à Kieslowski, de Chabrol à Abbas Kiarostami; s'il a cédé aux modes de son temps, c'était en réfractaire. Sa collection en témoigne, qui retient de la succession des choses le témoignage d'un refus de l'injustice, d'une étonnante confiance dans la persévérance des hommes, et, le mal ayant été regardé en face dans le court moment qui sépare l'enfance de la jeunesse, une imprécise raison d'espérer.

Vous pénétrerez dans ce monde par une installation de Boltanski, qui a projeté sur un rideau de fines lanières, comme ceux que l'on trouve dans le Sud, les images d'une porte à tambour tirée d'un film de Murnau. Puis c'est un sombre enchantement. La photographie donne en profondeur

La photographie donne en profondeur ce que la succession des images, dans un film, refuse, et rompt la fluidité de l'époque.

ce que la succession des images, dans un film, refuse, et rompt la fluidité de l'époque. Voici Kertész à New York, et les regards durcis par la misère des clichés de Lewis Hine: émigrants, enfants exploités, ouvriers enrôlés de force dans la machine du monde. Plus loin c'est l'histoire comme cauchemar dont parlait Joyce: sur un mur les images magnifiques, bouleversantes, de Roman Vishniac décrivant la vie d'une communauté juive en Europe de l'Est juste avant la guerre, avec ce « *Collecteur d'impôts veut ses trois zlotys* » qui est un chef-d'œuvre. Et sur le mur suivant, Dieter Appelt se représente lui-même à Venise dans le costume d'Ezra Pound, qui fut



un grand admirateur du fascisme. Après quoi, le mur nous propose un tableau qui s'appelle simplement *Le Choix*. Voici l'« *inconnue de la Seine* » chère aux surréalistes dans l'interprétation de Man Ray, avant qu'un long couloir borné dans son fond par un tableau de Hammershoi, ouvrant sur autant de cellules, nous rappelle le couvent San Marco, ses Fra Angelico, son Christ aux outrages. C'est Dubuffet, et le surgissement de la matière du sol, intitulé « *épanouissement de la fin des temps* », et la tête d'otage de Fautrier, et la mante religieuse de Richier; la Jean Pearson de W. Eugene Smith, magnifique portrait de femme au visage invisible, recroquevillée sur elle-même; et par-dessus tout, la série des autoportraits de Witkiewicz, comme une ascèse de l'ironie et du désespoir, qui forme le pendant aux personnages de Stromhöld ou de Holder, qui cachent leurs yeux de leurs mains.

Il y a quelques semaines, je vous parlais de Victor Bérard. En 1912, il entreprend un grand voyage en Méditerranée accompagné d'un photographe genevois, Boisson-

nas, célèbre par ses photos de montagne. Au début Boissonnas, tout comme Bérard, cherche Calypso et Circé, documente le récit d'Homère. Mais assez vite, c'est Bérard lui-même qui apparaît dans la suite des clichés comme notre dernier héros, Ulysse qui se laisserait enfin voir sans autre déguisement que cette culotte de cheval en flanelle grise, ce chapeau de feutre, tenant à la main une longue branche d'arbre en forme d'arc.

Comme Boissonnas avec Bérard, à la fin nous ne voyons plus que Marin Karmitz. Il n'y a pas d'Ithaque où revenir. La Roumanie n'était pas si accueillante, et l'enfance innocente, trop tôt disparue, ne reviendra pas. S'il est une Ithaque, elle est dans l'avenir, dans un lieu que nous pourrions inventer, au prix d'un inlassable questionnement, au prix même de l'engagement et de la politique, dans un endroit où nous pourrions vivre s'il n'y a pas de patrie où rentrer, et qui ressemblerait à ce jardin de l'Éden d'où nous sommes sortis un jour et que l'intelligence et la volonté donnent sur cette terre le souci de faire advenir.